gous et filles, constate la céphalgie de 25 à 40 fois sur cent chez les écoliers de quatorze à dix-huit ans. Selon M. Crichton Browne, 1884, 46.1 sur 100 des enfants soumis à la surcharge scolaire souffrent de maux de tête.

A l'hôpital général des enfants de Manchester, par suite de système d'instruction de plus en plus chargé, de 1872 à 1883, sur 1000 malades venant à la consultation externe, M. Ashby dit que la proportion des choréiques s'est élevée de 4.3 à 10.5. Selon Abercrombie, 11 fois sur 100, la chorée reconnaît pour cause la surcharge intellectuelle.

Médecin de l'École normale supérieure des institutrices de Paris, où, pour 25 places, se présentent 500 candidates, M. Dujardin - Beaumetz, 1886 insiste sur les mauvaises conditions dans lesquelles se trouvent la plupart de ces jeunes filles, mal formées, chlorotiques, aménorrhéiques, présentant une excitabilité du système nerveux qui résulte d'un travail intellectuel exagéré les pri-

vant de sommeil. Les médecins des cantons de Genève et de Neuchâtel remarquent de leur côté la proportion énorme des jeunes filles destinées à la profession d'institutrice qui se trouvent dans les établissements d'aliénés.

Lorsque lord Stanley porta devant la Haute Chambre, 1883, la question du surmenage scolaire, M. de Schafesbury, président de la Commission des asiles d'aliénés, fit remarquer que, sur 32,901 instituteurs, maîtres et maîtresses d'écoles, gouvernantes, professeurs et lecteurs recensés en 1871, il était entré en 1882, dans les asiles d'Angleterre et du comté de Galles, 183 malades, dont 145 femmes et 38 hommes.

En Allemagne, on le sait, M. de Bismarck et l'empereur Guillaume s'élèvent contre la surproduction des gens instruits, trop souvent candidats à la faim, constituant le prolétariat des bucheliens. Il en est de même en France. Rappelant qu'au lieu de 2,200,000

francs en 1857, les bourses d'enseignement supérieur en 1889 motivaient une dépense de 18 millions, Taine faisait remarquer qu'en 1890, dans le département de la Seine, pour 42 emplois d'instituteurs, il y avait 1847 candidats, et que, pour 54 places d'institutrices, il y avait 7,139 aspirantes instruites et brevetées. En somme, il y a maintenant en France plus d'aptitudes et de capacité que le pays n'en peut utiliser.

Tout en cherchant donc à favoriser la culture des individus qui se signalent par des aptitudes spéciales et supérieures, il faudrait ne pas perdre de vue que, pour beaucoup de jeunes gens, et surtout de jeunes filles, les études trop hautes et trop intensives compromettent leur santé, sans leur être utiles et profitables, et surtout sans leur assurer pour l'avenir des moyens d'existence.

Travailler à faire des déclassés, c'est travailler, à grands frais, au malheur des individus et à la désorganisation de la société. — "Revue Scientifique."

La Santé

Médecine et musique

On se plaint souvent, et avec raison, — surtout du côté des dames — que les médecins ne savent donner que de mauvaises choses à prendre pour guérir les maux dont nous a gratifiés la nature. Aujourd'hui, nous signalons une médication bien bonne à prendre et à laquelle les gens bien portants prennent goût et se passionnent. Nous voulons parler de la thérapeutique musicale, qui vient d'être mise à la mode et à l'ordre du jour par M. Blackman, médecin aliéniste de Portsmouth. Le monde médical anglais est sur les dents pour l'application méthodique de la musique, de l'harmonie au traitement des maladies les plus diverses.

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, examinons, si vous le voulez bien, cher lecteur, ce que nous savons de l'influence de la musique sur les êtres animés. Nous pourrions ensuite en dégager le bien fondé de la nouvelle méthode.

L'influence de la musique sur les êtres animés a été observée de toute antiquité et souvent utilisée en thérapeutique, mais surtout en hygiène, car il est toujours plus facile de prévenir que de guérir.

On sait qu'Orphée et Amphion employaient la musique pour charmer les animaux, les arbres et même les pierres. Sans prendre au sérieux ce sujet de la Fable et laissant de côté les végétaux et les minéraux, ne parlons que de l'action de la musique sur les êtres animés.

Dans le livre de Job, il est dit du cheval : "Quand la trompette sonne, il hennit, il sent de loin la guerre, la voix des capitaines et les cris de triomphe."

Étant en Hollande, en 1866, dit Jacques Bonnet, j'allai voir la maison de plaisance de lord Portland ; je fus surpris de voir une fort belle tribune dans sa grande écurie ; je crus d'abord que c'était pour coucher les palefreniers, mais l'écurier me dit que c'était pour donner des concerts aux chevaux, une fois par semaine, pour les égarer.

Les Arabes pensent que le chant des bergers engraisse plus les bestiaux que la bonne qualité des pâturages.

Paul Diacre et Olaf Magnus nous apprennent que, lorsque les troupeaux entendent le son des musettes et des flageolets, ils paissent mieux et brouent l'herbe avec plus d'avidité.

On trouve, sur ce sujet, des faits bien curieux dans le "Catéchisme d'Agriculture" ou "Bibliothèque des gens

de la campagne," publiée en 1773. Ainsi, page 224, nous relevons :

"D. — Comment le berger peut-il accoutumer le troupeau à le suivre gaiement et à revenir avec lui ?

"R. — Il faut toujours parler aux bêtes avec douceur et ne point leur dire de paroles grossières ; il faut les accoutumer au son du cor ou de la voix ; ne point les rappeler ou leur faire quitter la pâture sans besoin.

"D. — A quoi doit s'occuper le berger en gardant son troupeau ?

"R. — A faire quelque petit ouvrage et à chanter ; car le chant du berger récréé le troupeau, et il n'y a rien qui soit plus agréable et plus joyeux que le chant des bergers — pour le troupeau, bien entendu."

Les chevaux des diligences et des courriers de campagne aiment le bruit de leurs grelots et de leurs pretintailles. Si, pour une cause ou pour une autre, on leur enlève cet ornement, immédiatement ils baissent l'oreille, hument et tombent à chaque instant ; ils se rapprochent de leurs tristes confrères, les chevaux de fiacre.

L'influence de la musique sur les animaux se manifeste spontanément en eux, sans dressage préalable.

Les chiens, en particulier, sont très sensibles à la musique. Ils manifestent spontanément leur antipathie ou leur sympathie pour divers instruments.

Il fut un temps, il y a de cela une trentaine d'années, où les camps de Saïgon étaient presque aussi peuplés de chiens que de soldats. Quand la retraite rentrait, c'était un concert de hurlements canins qui accompagnait les clairons. Deux fois par semaine, jeudi et dimanche, on faisait la retraite en musique ; puis, rentrés au camp, les musiciens jouaient un morceau après les clairons. Tant que les clairons sonnaient, les chiens hurlaient en chœur. Dès que la musique commençait, ils se taisaient et écoutaient religieusement jusqu'à la dernière note. Personne ne leur enseigne cela (cité par Roussel dans le "Journal d'hygiène.")

Les animaux non domestiques sont aussi sensibles à la musique. Les prisonniers apprivoisent, de cette façon, les araignées, les souris ; les sauvages charment les serpents au son de la flûte.

Fôtis, dans ses "Curiosités historiques de la musique," nous parle de l'influence de la musique sur le lézard : "Il se tourne, dit-il, et se tient tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre ou sur le côté, comme pour exposer toutes les

parties de son corps à l'action du fluide sonore qui le charme. Les voix dures ou rauques, les sons criards ou la musique bruyante lui déplaisent. Pour le satisfaire, il faut employer le "mezzo voce" et choisir des mouvements lents. On a vu un de ces animaux, qui paraissait être fort âgé, sortir du trou qu'il occupait dans un vieux mur, dès qu'on jouait l'adagio en "fa" du quatuor en "ut" de Mozart, et venir savourer la délicieuse harmonie de ce morceau. Lorsqu'on était arrivé à la fin et dès qu'on avait fait silence, le lézard reprenait lentement le chemin de sa demeure ; mais, si l'on recommençait le même morceau, il s'arrêtait, écoutait un instant pour être sûr qu'il ne se trompait pas et revenait ensuite reprendre sa première place. Aucune autre pièce de musique ne produisait le même effet sur lui."

Le docteur H. Chomel, dans son livre sur les "Effets et influences de la musique," parle d'un fait analogue.

Une expérience a été faite en grand sur deux éléphants du Jardin des Plantes, "Hans" et "Marguerite," qui se montrèrent très sensibles aux divers genres de musique.

Arrivons à l'action exercée par la musique sur les hommes.

On sait que, lorsque le mauvais esprit, envoyé de Dieu, s'empara de Saül, David prenait sa harpe et en jouait. Saül s'en trouvait bien et en était soulagé, et le mauvais esprit s'éloignait de lui.

Timothée, avec sa flûte, rendait Alexandre furieux et le calmait à volonté suivant le caractère du morceau qu'il jouait, Trick, roi du Danemark, était aussi sensible qu'Alexandre.

Nous sommes tous plus ou moins sensibles à l'action musicale, à l'harmonie la plus douce, la plus enivrante et au bruit le plus criard, le plus strident.

Des médecins ont reconnu, de tous temps, l'utilité de la musique et en ont souvent conseillé l'emploi. Celse recommande l'usage des instruments bruyants pour agir sur l'esprit des aliénés. Coelius Atrémanus vante la judicieuse application de la musique.

Les sons du violon et du clavecin devaient avoir une part active dans les cures faites par Mesmer et son baquet. Il en est de même du "Magnificat" et du "Salve Regina", que le marquis de Puysegur faisait chanter autour de l'orme magnétisé de Busancy. Plusieurs guérisons, dues à la musique, sont relatées dans les "Mémoires de l'Académie des Sciences." Des tentatives plus ou moins heureuses ont été